

Le Carême, deux pianistes et la liberté

Il était une fois deux adolescents, chacun devant un piano. Le premier ne voulait écouter personne, mis à part lui-même. Réfractaire au don pour la musique que Dieu avait mis dans son cœur, récalcitrant aux conseils de ses parents, refusant les leçons de ses maîtres, il n'avait qu'un seul mot d'ordre : « je fais ce que je veux » et il tapait ainsi sur les touches du piano, sans ordre, sans harmonie, sans mesure. « Librement » disait-il ! Mais cette liberté barbare ne produisait qu'une cacophonie désespérante qui faisait fuir ceux qui l'écoutaient et ne mettait pas une once de joie dans le cœur de ce pianiste déboussolé.

Le second, à l'opposé, sans être ni un génie, ni un saint, avait compris que sa liberté, laissée à elle-même ne le mènerait pas bien loin. Elle avait besoin d'être inspirée, guidée, fortifiée. Ainsi était-il à l'écoute de ce don naturel, de cette intuition musicale qu'il avait reçue de son Créateur ; ainsi était-il à l'écoute des leçons de solfège – pourtant fort rébarbatives – de son vieux professeur ; ainsi était-il à l'écoute des encouragements et des applaudissements de ses parents. Car, il le savait, c'était ce don qui inspirait sa liberté pour la conduire sur la voie de l'harmonie, c'était ces leçons qui la maintenaient sur le droit chemin et lui évitaient le piège de la paresse ; c'était ces encouragements qui lui redonnaient de la force et de l'élan quand les contrariétés et les échecs se faisaient lourds sur ses épaules. Et ainsi inspirée, ainsi guidée, ainsi fortifiée, la liberté de notre jeune pianiste, loin d'avoir été étouffée et bridée, se déployait pleinement. Et on le voyait, parfaitement maître de son art désormais, s'y mouvoir librement, comme un poisson dans l'eau. Choissant librement les auteurs qu'il voulait interpréter, au gré de ses humeurs et de ses désirs, improvisant en toute décontraction à partir de la partition initiale, créant même à son tour, en laissant libre et joyeux cours à son inspiration et à son travail créatif. Tous se groupaient autour de lui, attirés par la beauté déliée de son jeu et lui était profondément heureux, de faire ainsi un avec l'harmonie. Autre liberté.

Chers amis, en ce temps du Carême, la question est simple : quel pianiste voulons-nous être ? Saint Paul nous le demandait avec d'autres mots dans l'Épître de ce dimanche mais c'est bien la même interrogation, le même choix, la même ligne de fracture. Quel carême voulons-nous ? Un carême passif : « je reste comme je suis, je fais le mal, je fais le bien mais, au moins, je fais ce que je veux » ou un carême lucide dans lequel, à l'école de la Transfiguration, je me mets à l'écoute du

Christ, pour discerner ce qui me rend esclave et ainsi m'en libérer. Afin de pouvoir dire aussi « je fais ce que je veux » mais non parce que j'y cède mais parce que je m'y suis décidé ! La balance, ne nous y trompons pas, n'est pas entre « être libre » ou « ne pas l'être » comme s'il fallait faire le sacrifice de sa liberté pour être sauvé, pour être chrétien, pour être un saint. Le choix se tient entre une liberté barbare qui, *in fine*, mène à l'esclavage (celui de l'ignorance, de l'orgueil, des vices divers et variés) et la vraie liberté qui est liberté de qualité, celle qui nous permet de nous épanouir pleinement, en nous donnant de choisir le bien pour lequel nous sommes faits. Car on n'est jamais aussi heureux que lorsqu'on est en adéquation avec sa nature, lorsqu'on colle à ce projet que Dieu a inscrit au plus profond de nous-mêmes.

Je pourrais tenter de vous le démontrer pendant des heures mais il y aurait toujours une petite voix dans votre cœur qui murmurerait : « mais ne vais-je pas perdre ma liberté, à ne faire que le bien ? ». Éternelle question, éternel débat, éternelle angoisse ! Car le mal est fort séduisant et nous entretient toujours dans l'illusion qu'en le rejetant pour toujours, nous perdrons par là même une part vitale de notre liberté. Aussi, plutôt que de chercher à vous le démontrer de façon théorique, je ne peux, en ce temps du Carême, que vous encourager à en faire vous-mêmes l'expérience : comme êtes-vous, comme sont les autres autour de vous lorsque vous faites le mal, lorsque vous choisissez le mal, lorsque vous vous enracinez dans le mal ? Êtes-vous vraiment plus libres, plus heureux, plus attirants ? Ou, à l'opposé, plus esclaves, plus tristes, plus seuls ? A un moment donné, il nous faut être devant le piano et mettre nos mains sur les touches pour comprendre que la liberté barbare – celle qui est totalement indifférente à la valeur et à la tonalité des notes, celle voudrait donner même valeur aux noires et aux blanches, au mi et au fa, au bien et au mal – ne peut produire que de la disharmonie.

Pour ce faire, pour passer de la fausse liberté à la vraie liberté, profitons de ce Carême pour nous attaquer à un lieu où, par excellence, règne l'illusion de la liberté alors qu'il secrète souvent de grandes servitudes : les écrans ! Non que l'outil, en tant que tel, soit mauvais, mais la technologie, nous le savons, est plus qu'un simple instrument : elle porte avec elle une certaine manière « d'être au monde ». Or, la présence fréquente sur les écrans, si nous n'y prenons pas garde, nous habitue à agir, sans retenue, sans recul, sans attention (c'est-à-dire sans tout ce qu'il faut pour discerner et donc rester libre face aux mille influences qui frappent à la porte de notre cœur !). Mettons donc en place un « jeûne » électronique pour retrouver le goût du réel : d'un beau coucher de soleil, d'un agréable dîner entre amis, autour

d'une table sans smartphones, d'un moment de prière intense et silencieux. C'est si délectable de se sentir libre, d'être enraciné dans la réalité, dans la vie, tout simplement. Alors, bon et saint Carême libre !